

NOTES et glanures

I. OUVRAGES GENERAUX.

MAZZARINO Santo, *La fin du monde antique, avatars d'un thème historiographique*, Paris, N.R.F., Gallimard, 1973.

La « Bibliothèque des histoires » se donne comme fin de créer à l'histoire une place conforme à ses nouvelles et multiples dimensions. Les titres parus jusqu'ici confirment l'éclectisme des choix auxquels elle s'ouvre. Songeons au monumental ouvrage en deux volumes de Franco VENTURI, *Les Intellectuels, le peuple et la révolution*, dont le régime tsariste fournit le cadre essentiel et dont la toile de fond s'imprègne de la Révolution communiste.

Elle nous offre ici un petit essai sur un grand sujet et pose à nouveau le problème de la signification de l'histoire. L'idée de crise, de déclin, est liée à celle de vieillesse, elle n'est pas appliquée au seul empire romain.

Les Romains eux-mêmes dès le II^e siècle av. J.-C. expriment leur pessimisme. Des facteurs tant internes qu'externes expliqueraient le phénomène : la fin du monde attendu par les chrétiens, les exploits des Germains, la bureaucratie, l'oppression fiscale, les erreurs financières s'en partagent le mérite au gré des III^e, IV^e, V^e siècles. Pour les auteurs médiévaux, persécutrice de la vraie foi, Rome a essuyé le « jugement de Dieu », elle mérite son destin. L'humanisme y voit l'effet de causes morales et politiques, abandon des coutumes antienne ou événements divers. C'est alors qu'avec Löwenklav apparaît une recherche critique qui tend à privilégier les facteurs économiques. Le contexte des luttes religieuses met en exergue au XVII^e siècle l'abandon de l'enseignement chrétien primitif et le rôle de Constantin comme politique. Suit la théorie de l'« élimination des meilleurs » par suite d'une adultération du mariage dont il n'y a nulle peine de montrer l'illusion. Avec Max Weber s'impose les préoccupations économiques. La fin des conquêtes a tari les sources de l'esclavage. Dès lors, le passage de l'esclave encaserné à l'esclave casé se traduit par l'abandon de l'économie monétaire à l'économie domestique, de la prépondérance des villes à celle des campagnes. L'abondance d'esclave n'est pas nécessairement une preuve de prospérité et il n'est pas dit que ceux-ci aient vraiment diminué. Il est

certain cependant que l'importance des campagnes s'affirme dans la mesure où les mesures monétaires destinées à combattre l'inflation ont amené les travailleurs de la terre à se vassaliser sous la protection d'un patron capable de réunir l'or réclamé par les agents du fisc. Il est vrai aussi que la politique de déflation encourage l'économie naturelle comme l'explique notamment Gunnar Mickwitz dans les années trente ? Auparavant, la chute des grands empires européens du XX^e siècle a inspiré la théorie institutionnelle de Ortega y Gasset, tandis qu'impressionné par les bolchéviks Michel Rostovtzeff voit dans la crise de Rome l'issue d'un conflit entre paysans et bourgeois. La thèse des nationalités invoque la précarité de l'Edit de Caracalla et l'impuissance à créer une mentalité supranationale que les Romains partagent avec les Huns et les Goths. La masse finit par l'emporter sur la frange brillante latinisée. Le latin se barbarise, c'est-à-dire que les peuples conquis ressurgissent comme l'ivraie étouffe le froment. Il n'y a pas décadence mais continuité. La civilisation « romaine », écrit Pignaniol n'est pas morte de sa belle mort elle a été assassinée.

N'est-ce pas en gardant à l'esprit tous les phénomènes que le drame atteint son unité et l'histoire sa signification ?

R.V.S.

STIENNON Jacques, *Paléographie du Moyen Age*, dans coll. « U », série « Histoire médiévale », avec la collaboration de HASENOHR Geneviève, Paris, Armand Colin, 1973.

Un bien beau volume, écrit d'une main souple et nanti d'une illustration, j'allais dire enluminure, de choix. Ces qualités formelles ne font d'ailleurs que rehausser la valeur fondamentale de cet ouvrage conçu en historien par un historien à qui rien de ce qui est humain n'est étranger, y compris la physiologie de la main, celle du cerveau, l'acte d'écrire et... certains de ses effets matériels !

Deux regrets pour l'étudiant laborieux vivant combien « ardua scriptorum prae cunctis artibus ars est » : certaines reproductions sont floues et dès lors de lecture peu commode, le répertoire des abréviations est un peu succinct.

Par contre, le souci didactique éclate dans le choix large et éclectique des spé-

cimens d'écriture, des types de textes et des cas d'espèce. Que l'Ancien Pays de Liège y trouve une place n'est que justice rendue à une région carrefour trop volontiers ignorée malgré ses richesses. Le même souci didactique se marque dans le choix de textes obligeamment traduits relatifs à l'histoire de l'écriture, des scribes, de leurs ateliers et de leurs clients ; dans le petit glossaire latin-français des termes techniques suivi d'un lexique complémentaire ; dans la bibliographie sélective. Dans une série d'exercices livrés au fil des notations à l'imagination diligente des amateurs ; dans les cartes originales et les gravures judicieuses.

La partie la plus intéressante est cependant celle où l'auteur concilie avec succès l'érudition du paléographe et du diplomate avec le discernement de l'historien des civilisations. Il nous y fait découvrir les progrès de la science paléographique à travers l'œuvre des grands spécialistes ; les grandes étapes de l'histoire de l'écriture détaillées avec minutie mais sans pédantisme ; les scribes dans leur cadre de travail aux prises avec leurs instruments ; l'écriture comme élément témoin de l'histoire de la civilisation médiévale.

Le professeur d'histoire trouvera ici bien des occasions d'illustrer ou de motiver ses enseignements.

R.V.S.

BENNASSAR B., JACQUART J., **Le XVI^e siècle**, Paris, Armand Colin, 1972.

L'ouvrage reste dans la ligne de la collection : il traite du XVI^e siècle et est volontairement événementiel afin de fournir une trame indispensable, une base solide à l'étude des phénomènes des Temps modernes, de la période qui s'étend des **grandes Découvertes aux Révolutions**. Le XVI^e siècle a été préparé par un XV^e siècle mouvant contestataire, qui remet tout en question et ce dans tous les domaines. Les découvertes maritimes de la fin du XV^e siècle accélèrent les mutations économiques dominées par deux faits contradictoires : un nouvel état d'esprit acceptant le profit et une économie de type « ancien régime ». La révolution spirituelle (Humanisme-Renaissance) fait preuve d'un optimisme vainqueur qui ira s'effilochant au cours du siècle pour devenir le scepticisme et la froide érudition. L'art profane du début du siècle deviendra celui qui est dominé par la Contre-Réforme. La révolution religieuse aboutira à la pire intolérance

et aux guerres civiles. La tentative universaliste de Charles-Quint s'effondrera pour faire place aux Etats nationaux. Le XVI^e siècle « classique » voit ces manifestations se développer essentiellement en Europe atlantique et méditerranéenne.

Cependant, l'auteur fait une part importante aux états de l'Europe du nord et de l'est ainsi qu'aux pays non européens : ceux d'Asie, d'Afrique, d'Amérique, différents mais pas nécessairement inférieurs à ceux de l'Europe. Ce siècle marque le début de la décadence de ces régions liées d'ailleurs à leur exploitation par les Européens. Malgré les échecs et les drames, le XVI^e siècle a vu l'affirmation de la conscience individuelle face à toutes les puissances, les premiers balbutiements de la science, le développement de l'Etat national et la mise en place des moyens qui ont permis à l'Europe de dominer le monde.

Treize schémas et cartes illustrent ce volume, un tableau des repères chronologiques et une bibliographie permettent d'entamer d'autres recherches.

P.B.

Le Monde autour de... 1793, l'escalade de la révolution, Paris, Larousse, 1973.

Le cinquième volume de la collection **Monde et Histoire** est bâti autour d'une date capitale pour l'histoire de la Révolution française.

Pour la plupart des gens de l'époque, la Révolution n'est d'ailleurs qu'une tempête, violente peut-être, mais passagère et bien peu comprennent le mot de Goethe qui affirme qu'un monde nouveau est en train de naître.

Et pourtant, la Révolution marque la fin de l'Ancien Régime. Cette période bouleversée fait preuve d'un dynamisme extraordinaire et d'un foisonnement d'idées surprenant.

L'événement c'est le procès de Louis XVI et, malgré l'intervention des Girondins, sa condamnation par les Montagnards ; c'est la lutte de la République contre les Vendéens ; celle des soldats de l'an II contre l'Europe ; c'est la Terreur et ses excès, le Comité de Salut public et Robespierre, c'est Fleurus et la victoire. La **vie quotidienne** est retracée ou plutôt évoquée par de petites touches très révélatrices et ce, en France, en Italie, en Chine, etc. On aborde les problèmes relatifs à la table,

aux habitudes vestimentaires, à l'hygiène, au tourisme, à l'école, aux loisirs et notamment aux fêtes du carnaval, etc.

L'**actualité internationale** présente aussi un nombre imposant de faits politiques : réformes de Joseph II, révolution manquée à Genève, révolte à Belfast, mort de Frédéric de Prusse, arrivée de Washington à la présidence des Etats-Unis, etc... Les **voyages autour du monde** ne sont plus aussi aventureux mais présentent encore des difficultés et des dangers. C'est l'époque des recherches d'un passage par le nord-ouest, celle de Surcouf et des révoltés du Bounty. Les **découvertes technologiques et scientifiques** sont évoquées, conquête de l'air, naissance de la chimie, révolution technologique. Pour clôturer ce panorama, une fresque des **Portraits de contemporains** nous est présentée.

Rappelons que la plupart des documents fort nombreux par ailleurs sont en couleurs et que beaucoup sont peu souvent reproduits.

L'ouvrage constitue un reportage très vivant et un bon aperçu de l'époque.

P.B.

SURATTEAU Jean-René, **L'idée nationale de la révolution à nos jours**, Paris, PUF, 1972.

A propos de l'idée de nationalité, Johanet écrivait : « Le mot de nationalité a fait plus de ravages que la poudre et les gaz » ; de même, Boutroux disait : « Le principe des nationalités est une notion très simple et très claire » et Hauser : « C'est le type d'une fausse idée claire. »

C'est certes la définition de Hauser qui est la plus vraie et le petit volume de Suratteau tend à clarifier ces notions confuses.

D'abord, l'auteur tente de définir le principe des nationalités : le mot, l'évolution du mot, les tentatives de définitions de Mazzini à Henri Berr, les bases juridiques, naturelles, culturelles, économiques et sociales du concept.

Ensuite, il étudie les formes de nationalismes défensifs ou offensifs des XIX^e et XX^e siècles pour terminer par un bref aperçu des nationalismes hors d'Europe après la seconde guerre mondiale.

Ce petit volume très systématique et truffé de citations aidera nos collègues et nos élèves à mieux définir ces notions complexes.

M.R.V.

AMBROSI Christian, **L'Europe de 1789 à 1848**, coll. « Le fil des temps », Paris, P.U.F., 1972.

Quoique la couverture de ce livre produise une belle reproduction de la polychromie évoquant le **Printemps des Peuples**, cet ouvrage s'arrête à fin 1847. Il trace en moins de 300 pages une large fresque d'une Europe fort conventionnelle où la France se taille la part du lion. La Révolution et l'Empire n'eurent-ils pas une vocation européenne ?

Le récit est sobre et d'allure impartiale. Il cite les faits et évite les jugements. Un effort est fait pour valoriser les éléments économiques et sociaux dans une période tant secouée cependant par les événements politiques.

Quelques pages sont bien venues sur la Russie. La Révolution belge est évoquée sans trop de fautes (**Van Maassen** pour **Van Maanen**). On ne s'attardera pas aux lacunes traditionnelles dans ce genre d'ouvrage dont la présence dans une bibliothèque de classe peut se justifier grâce aux notes bibliographiques assez copieuses et surtout de langue française, et à l'agrément de la lecture.

R.V.S.

FAYE Jean-Pierre, **Théorie du récit. Introduction aux « Langages totalitaires »**, coll. Savoir, Paris, éd. Hermann, 1972.

FAYE Jean-Pierre, **Langages totalitaires**, Paris, éd. Hermann, 1972.

« Parce que l'histoire ne se fait qu'en se racontant, une critique de l'histoire ne peut être exercée qu'en racontant comment l'histoire, en se narrant, se produit. »

Jean-Pierre Faye développe cette thèse fondamentale dans deux volumes très denses qui abordent le langage politique et économique propre au mouvement nazi.

De la République de Weimar jusqu'à l'arrivée au pouvoir de Hitler, chaque classe de la population forge son propre récit.

L'auteur étudie aussi bien dans les œuvres littéraires ou philosophiques que dans les discours politiques l'évolution des mots qui unissent ou opposent les groupes politiques. L'étude prend la forme d'une topographie : dans une courbe en fer à cheval dont les extrémités seraient le parti communiste et le parti nazi, se répartissent les Jeunes Conservateurs, les nationaux-révolutionnaires, les nationaux-bolcheviques. Au langage nouveau créé par ces groupes nationalistes s'ajoute le « völkisch » des anti-sémites.

Nationalisme et pseudo-révolution n'attendent plus que celui qui allait déterminer l'orientation : « Dans toute discussion quelqu'un se tenait là, un Hôte muet, qui le plus souvent n'était pas du tout visible, et qui pourtant dominait la discussion. »

Jean-Pierre Faye a poursuivi pendant six ans son enquête en Italie et en Allemagne, près des survivants de l'idéologie totalitaire et dans les sources accessibles de cette période tragique de l'histoire.

Le résultat de son travail éclaire d'un jour nouveau l'histoire du nazisme et les échanges entre masses et langages, insistant toujours sur le thème central : l'histoire-action réelle liée à l'histoire-récit de cette action.

Sans en être toujours conscients, les hommes jouent là un rôle essentiel : « Les masses affamées qui attendent, dans les grandes villes allemandes des premières années trente, à l'entrée des bureaux d'allocations au chômage — prises entre les hommes à brassard rouge et les hommes à chemise brune —, les masses qui dans les rues défilent sous les divers signes alors mis en circulation, et qui parfois à leur insu les échangent entre elles au cours des grandes oscillations du langage politique et sur le fond des oscillations de l'économie, ces masses d'hommes traversent les grandes secousses économiques et que frappent de plein fouet les émissions de l'oscillateur linguistique, sont le matériel vivant, pensant et parlant, qui produit et subit ces effets. »

M.R.V.

ROBIN Régine e.a., **Histoire et linguistique**, coll. **Linguistique**, Paris, Colin, 1973.

Une des aspirations les plus constantes des historiens est de parvenir à une objec-

tivité complètement dégagée de toute subjectivité.

Cet ouvrage destiné « essentiellement aux historiens » aspire à leur ouvrir les yeux sur les horizons nouveaux proposés par la linguistique. L'A. met en garde contre les écueils d'une méthodologie stérilisante et contre les risques d'euphorie pseudo-scientifique. Elle appelle à la collaboration interdisciplinaire. L'historien confiné au domaine du conscient est introduit ici dans celui de l'inconscient découvert par ces techniques nouvelles. L'historien demande au linguiste de lui apprendre à lire ce qu'il y a dans le texte afin de mieux l'interpréter, mais il doit se méfier des certitudes fournies par l'analyse linguistique au même titre que l'économiste se garde des statistiques. Il ne faut pas négliger l'opinion de K. Marx, comme il le craint, il y aurait risque « de juger les hommes à ce qu'ils disent et non à ce qu'ils sont. »

L'analyse linguistique ne fournira donc jamais qu'une élément d'appréciation supplémentaire.

De gros efforts ont été faits depuis quarante ans et plus pour éveiller parmi les historiens le souci de l'utilisation de la linguistique. Quel est le professeur d'histoire qui n'a jamais regretté l'absence d'un lexique notionnel établi par période et par région et destiné à clarifier et à uniformiser la terminologie utilisée dans les classes et dans les ouvrages didactiques. Les savants s'en occupent avec persévérance depuis que L. Febvre les a placés sur la voie. Les travaux de A. Duprond, de M. Foucault, de R. Mandrou et de bien d'autres en témoignent.

En entrant dans la voie de la quantification les faits de langage contribuent à faire pénétrer plus avant l'histoire dans le domaine de la science. Les exemples donnés : **Aperçu sur les méthodes statistiques. Approche des champs sémantiques, Méthode d'analyse des énoncés. Notes sur l'analyse sémique**, pour ne les citer qu'en résumé, attestent de cette orientation.

Un lexique aidera à comprendre un certain nombre de termes techniques. Il reste que l'ensemble du volume accorde au jargon une place qui nuit à une lecture profitable.

Une bibliographie générale et trois communications illustrant l'intérêt de ce genre clôturent ce volume.

A l'intention des sceptiques notons dans un domaine voisin cette citation de C. LEVY-STRAUSS mentionnée par l'A. de ce livre :

« C'est donc aux rapports entre l'Histoire et l'Ethnologie au sens strict que se ramène le débat. Nous nous proposons de montrer que la différence fondamentale entre les deux n'est ni d'objet, ni de but, ni de méthode ; mais qu'ayant le même objet qui est la vie sociale ; le même but qui est une meilleure intelligence de l'homme, et une méthode où varie seulement le dosage des procédés de recherche, elles se distinguent surtout par le choix de perspectives complémentaires : l'Histoire organisant ses données par rapport aux expressions conscientes, l'Ethnologie par rapport aux conditions inconscientes de la vie sociale. » (*Anthropologie structurale*, Paris, Plon, 1958.)

Comment mieux souligner ici aussi l'apport irremplaçable de l'Ethnologie à une Histoire totalisante ?

R.V.S.

Le nationalisme facteur belligène. Etudes de sociologie de la guerre, Bruxelles, Bruylant, 1972.

Le colloque des 4, 5 et 6 mai 1971 tenu au Centre de Sociologie de la guerre de l'ULB a réuni de brillants historiens, sociologues et polémologues dont Gaston Bouthoul de Paris et Bert Röling de Groeninge autour d'une étude délicate : l'importance du nationalisme comme facteur belligène.

Les buts ont été précisés par le Général Werner : « Nous avons pensé qu'une connaissance plus approfondie de certains facteurs belligènes pourrait peut-être un jour nous amener à établir des corrélations, qui nous aideraient à mieux comprendre le mécanisme infernal de la guerre en vue de nous permettre de l'enrayer à temps. »

Parmi les exposés, nous paraissent pouvoir intéresser plus particulièrement les professeurs d'histoire :

WERNER Victor, **Pourquoi le nationalisme est-il un facteur belligène**, pp. 31-67 qui définit avec rigueur les notions de nationalisme.

BERNARD Nadine, **Le nationalisme et la guerre en France (1871-1914)**, pp. 177-283 qui étudie de façon approfondie le

nationalisme français dans ses rapports avec l'enseignement, le socialisme, le syndicalisme, etc.

BOUTHOUX Gaston, **Les guerres nationalistes**, pp. 303-314, brillante leçon de polémologie en rapport avec l'ethnologie, la littérature, les problèmes du Tiers monde, etc.

Un très bel ensemble d'articles qui pourraient servir de point de départ à un cours d'histoire contemporaine.

M.R.V.

BROWN Dee, **Enterre mon cœur**, Paris. Stock, 1973.

La victoire de Nuage-Rouge et de ses hommes sur les soldats du colonel Fetterman porte dans l'histoire américaine le nom de « **The Fetterman Massacre** » ; 105 femmes et enfants égorgés, violés, découpés à Sand Creek par les Américains devenaient « **The Sand Creek Affair** »...

D'une façon générale, c'est ainsi que nous avons tous appris l'histoire par les historiens blancs et alimentant les westerns.

Pour la première fois, un historien entend écrire l'histoire des Indiens en se plaçant à leur point de vue et il a pour cela interrogé les documents de l'époque : archives, reportages, interviews, etc.

L'époque ici décrite s'étend de 1860 à 1890 : pendant ces trente ans, la culture et la civilisation indiennes ont été détruites systématiquement, pour ne pas parler de génocide ; pendant ce temps aussi, s'est créée la légende dorée du cow-boy et de la fille de saloon.

L'auteur traite son sujet avec objectivité ; il ne nie ni les massacres perpétrés par des Indiens ni les rares tentatives d'hommes de bonne volonté de l'autre camp.

Lire l'histoire véridique d'Ours-Debout ou d'Aigle Blanc nous sortira de nos rêves d'enfants trop limités au cinéma et aux bandes dessinées d'outre-Atlantique.

Un livre courageux et nécessaire.

« Si jamais le lecteur de cet ouvrage, écrit Dee Brown, à l'occasion de voir la pauvreté, l'état désespéré et la saleté sordide d'une réserve indienne moderne, il lui sera peut-être possible d'en comprendre les raisons et de trouver la réponse au pourquoi. »

M.R.V.

PARAF Pierre, **Les grandes contestations de l'histoire**, Paris, Payot, 1973.

« Imaginons les tyrannies sans résistance, les religions sans hérésies... un univers ténébreux d'esclaves qui n'ait jamais médité, préparé sa revanche.

Qu'en serait-il de l'homme d'aujourd'hui ? »

Devant l'extension et l'universalité de la contestation, Pierre Paraf s'interroge et interroge le passé.

De siècle en siècle, l'homme a obéi ou s'est révolté. Contre sa famille, ses chefs, ses éducateurs, ses prêtres.

Jadis la droite conservatrice s'est efforcée de stabiliser la menace. Qui ose encore ouvertement se réclamer de cette droite ? Mais le recul n'est que dans l'expression ; dans sa réalité quotidienne, la démocratie bourgeoise s'inquiète et réprime, les dictatures torturent, les régimes communistes y opposent une bureaucratie anonyme et transforment les opposants en associés.

Cependant de Socrate à Rimbaud, de Spartacus à Bakounine, des hippies aux Gardes rouges, chaque vague de contestation a engendré un progrès et le révolutionnaire accusé de destruction n'est pas nécessairement condamné à avoir les mains sales : « On n'y détruit le plus souvent que pour construire de nouvelles architectures, l'essentiel pour l'homme étant de toujours conquérir, d'escalader les nues et de ravir au ciel un feu nouveau. »

M.R.V.

DE WASSEIGE Yves et MABILLE Xavier, **La concentration économique**, Dossier n° 5, CRISP, Bruxelles, 1973.

Tous les professeurs d'histoire ont eu déjà l'occasion d'utiliser des dossiers édités par la CRISP, notamment **Qui décide en Belgique ? La Commune**, etc.

Ce dossier consacré à la concentration économique leur rendra de même de grands services.

Les auteurs ont réparti leurs intérêts entre trois grands problèmes : la dimension des entreprises, les ententes entre les entreprises et la constitution des groupes financiers et industriels. Leurs exemples sont pris tantôt en Belgique, tantôt au niveau

du Marché commun, tantôt dans les entreprises intercontinentales.

L'analyse est accompagnée de tableaux chiffrés, de schémas et d'une bibliographie.

L'ouvrage a le mérite de poser de façon claire et compréhensible pour les non spécialistes les questions essentielles dans notre société : quelle est la dimension optimale d'une société selon les buts à atteindre, comment associer les travailleurs et les citoyens aux manœuvres de concentration, le mouvement de concentration est-il fatal ?

M.R.V.

KURGAN, G. et MOUREAUX, P., **La quantification en histoire**, dans **Travaux du Centre national de recherches de logique**, Bruxelles, Editions de l'Université de Bruxelles, 1973.

Cet ouvrage collecte les contributions apportées par plusieurs spécialistes de l'histoire quantitative aux journées d'études organisées par le Centre de Logique de l'Université libre de Bruxelles.

Le caractère disparate des articles tient à la multiplicité des angles d'attaque et à l'abondance des matériaux qu'il est possible de mettre en œuvre. Cela nous vaut des articles aussi différents que celui de M.-J. Dupâquier sur « Le mécanisme autorégulateur des populations traditionnelles », celui de M. H. Daems sur « La stratégie des entrepreneurs », ceux de J. Stengers, P. Moureaux, J. Hannès plus spécialement préoccupés de la validité des données statistiques en histoire.

Des interventions de P. Moureaux et de plusieurs autres historiens, on retiendra l'appel à la collaboration interdisciplinaire. L'historien dans ce cadre nouveau n'a pas à se créer un complexe d'infériorité. Il ne perd rien de sa liberté, il éduque tout au plus, pas plus que de son indépendance puisque par vocation, lui revient le travail de synthèse.

Si certains pensent, avec P. Lebrun, que l'histoire dûment formalisée ne peut être subjective, la plupart des intervenants insistent sur l'opinion contraire. Dans un article percutant qui se défend d'être satirique, J. Stengers attire sérieusement l'attention sur les risques d'une utilisation aveugle des données statistiques en histoire. Il souligne à juste titre la méfiance

avec laquelle il convient d'apprécier leur degré de précision.

Ces divergences ne sont à mon avis que des différences de degré. Entre la pure subjectivité et l'objectivité parfaite, il y a place pour une hiérarchie de positions intermédiaires liées à la qualité de l'information et à la sévérité de la critique, condition fondamentale de la synthèse objective. Toute histoire est objective dans la mesure où elle est consciente de sa subjectivité. Il faut, en toute circonstance « Annoncer la couleur ! »

Poussée à la limite, l'histoire reconnaît la spécificité de tout individu à travers les millénaires. A des degrés variables, l'histoire est donc condamnée à généraliser, souvent sur des bases instables sinon insuffisantes. L'historien doit se garder des risques inhérents à la généralisation. Ce sera spécialement le rôle du professeur d'histoire à qui revient d'exploiter les résultats atteints par la science dans l'état de sa recherche.

Si le métier d'historien est angoissant, celui de professeur d'histoire dans l'enseignement secondaire, — a fortiori dans l'enseignement primaire, — peut être considéré comme désespérant. Telle est la philosophie que l'on pourrait tirer de ce débat du point de vue de la pédagogie.

Le professeur d'histoire dont la tâche consiste à faire comprendre un passé vu à travers les ressources limitées, palpé par les instruments imparfaits de la science historique, doit-il pour autant renoncer à utiliser les données de l'histoire quantitative, les statistiques notamment ? S'y résoudre serait à mon avis se mettre dans la position de l'astronome qui renoncerait à décrire le cosmos sous prétexte que ses lunettes ne lui en révèlent qu'une fraction. Ce serait vouloir attendre que l'histoire soit finie avant d'en entamer l'approche. Ce serait un défi au sens commun, une irrémédiable abdication de l'esprit scientifique. Comme science, toute historiographie est provisoire. Il y a lieu de la réajuster à la lumière des données sans cesse remaniées et précisées par des apports nouveaux, produits de découvertes récentes ou de méthodes mieux étudiées.

Apprendre à ses élèves à manipuler avec prudence les affirmations les plus catégoriques à soumettre toute chose aux critères de la critique la plus stricte. Telle

doit être la voie : amener chacun à se persuader que toute connaissance est perfectible, apprendre à y apporter sa contribution. Comme celle de l'Hermès Trimé-giste, la devise du professeur d'histoire sera et celle de ses élèves avec lui : « Cherche ! »

R.V.S.

PRESSAT Roland, **Démographie statistique**, Paris, P.U.F., 1972.

Il s'agit d'un ouvrage qui cherche à faciliter l'approche des méthodes de l'analyse démographique pour les non professionnels de la démographie.

Un glossaire-index réunissant les principaux termes et expressions techniques termine ce petit livre, très utile pour les cours de sociologie.

J.D.

ARON Raymond, **Histoire et dialectique de la violence**, Paris, Nouvelle Revue française, Gallimard, 1973.

La préparation de ce livre remonte à une dizaine d'années, alors que l'auteur était invité comme lecteur par l'Université d'Aberdeen. Dense, touffu, il se ressent de ses origines. On y retrouve la parole prolixe du conférencier et la causticité du critique cheminant aux marches de la philosophie et de l'histoire, familier des théoriciens.

Prenant occasion d'une analyse de l'œuvre de J.-P. Sartre, éditée en 1960 : « La Critique de la raison dialectique » R. Aron s'attache dans cet essai à une critique personnelle de la raison historique.

La lecture des textes philosophiques de Sartre n'est pas une partie de plaisir, paraphrasés par R. Aron, ils se clarifient d'autant moins que celui-ci y entremêle ses propres réflexions. Certaines observations sont certes fondées, mais dans ce qu'il dénonce comme faiblesse et contradiction de l'argumentation sartrienne, on voudrait ne pas découvrir les failles d'une certaine sophistique.

Selon Sartre, la Raison dialectique découvre l'homme confronté avec le pratico-inerte, c'est-à-dire le monde dans lequel se déroule la vie quotidienne, infernal et banal à la fois, composé des praxis individuelles cumulées (praxis constituante)



facteurs d'aliénation. La rareté, la matérialité, la pluralité conditionnent la dialectique. Seule la praxis commune ou collective peut soustraire les individus à l'aliénation. Le serment scellant l'action collective est la garantie de la liberté individuelle. Ainsi s'institue une fraternité dont la solidité peut se manifester par la **terreur** : les frères protègent ainsi l'individu.

Lorsque l'intelligibilité du serment originel se dissipe, le pratico-inerte revient, la passivité renaît avec l'aliénation. Une nouvelle action doit être relancée. Comme Sisyphe son rocher, l'homme doit rehiser éternellement l'étendard de la révolte. La violence apparaît comme une condition de l'histoire. Aussi longtemps que durera dans le monde la rareté, chacun devra choisir sa violence. La non-violence serait sortir de l'histoire.

Attaché à nouer avec Sartre un dialogue que celui-ci s'obstine à ignorer, Raymond Aron s'indigne de cette philosophie de la violence à laquelle il oppose le libéralisme et les réformes. Peut-être n'est-il pas inopportun de rappeler ici les propos de Jean Jaurès opposant aux violences passagères mais brutales des insurrections ouvrières ou paysannes, la violence obstinée et constante de leurs oppresseurs, moins spectaculaire mais combien plus efficace !

Toutes les diatribes, toutes les subtilités académiques n'enlèvent rien à la réalité des faits. Le débat n'est pas clos !

R.V.S.

PELLETIER, A. et GOBLOT, J.-J., **Matérialisme historique et histoire des civilisations**, Paris, Editions sociales, 1973.

La revue LA PENSEE, au cours des années 1966 et 1967 a publié l'essentiel de la matière contenue dans ce volume. Elle a été suscitée par un débat du **Centre d'Etudes et de Recherches marxistes**, animé jadis par M. GARAUDY, en relation avec les actuels programmes d'histoire et de philosophie des classes terminales de l'enseignement secondaire français.

Pour Antoine PELLETIER, la notion de civilisation telle qu'elle apparaît dans la plupart des manuels et des ouvrages généraux d'histoire, cerne une image clichée, statique, manifestement fautive dans la mesure où elle ne rend pas essentiellement compte du caractère dynamique de toute

culture. Conçue de la sorte, la civilisation expulse l'histoire pour devenir juxtaposition non scientifique de notions descriptives. « La véritable tâche de l'historien des civilisations revient à préciser pour chacune d'elles les bases concrètes qui les fondent, c'est-à-dire, les rapports et la dialectique objective du changement et de la permanence, du même et de l'autre, dans la notion même de civilisation. » A cette seule condition, il est possible de contempler le caractère unique de chaque moment du passé, et de justifier l'importance de l'histoire. Le reste n'est que position idéaliste conservatrice.

L'argumentation n'est pas sans pertinence. Il apparaît cependant que les auteurs interprètent de façon trop sévère les affirmations de M. F. Braudel concernant la « longue durée ». L'**Histoire générale des civilisations** de M. M. Crouzet trouve par contre relativement grâce à leurs yeux.

Pour Jean-Jacques GOBLOT, il se débat avec le problème du sens de l'histoire. Le schéma linéaire établi par Karl Marx n'est valable que pour les connaissances atteintes de son temps. D'autres éléments interfèrent depuis lors qui obligent à nuancer et à reconnaître plusieurs voies possibles indiquées l'une dans l'autre ou dérivant l'une de l'autre. Karl Marx n'a fourni qu'un exemple d'application du matérialisme historique qui rejetant formellement tout dogmatisme invite au contraire à renouveler sans cesse la vision des choses à la lumière des informations nouvelles. Le tout devant être vu dans l'unité de l'évolution.

R.V.S.

VILAR Pierre, **Histoire marxiste, histoire en construction, Essai de dialogue avec Althusser**, dans **Annales, économies, sociétés, civilisations**, t. 28, p. 165-198, Paris, Colin, 1973.

Auteur de « LIRE LE CAPITAL » et de « REPONSE A JOHN LEWIS » Louis ALTHUSSER, fait aujourd'hui beaucoup parler de lui.

Attaquée de toutes parts, l'histoire aura du moins au cours de ces récentes années été poussée à réfléchir sur elle-même. « L'histoire est à faire » répète Ernest La-brousse. Elle doit aussi se donner un lan-

gage et se construire comme science. Contrairement aux affirmations rapides et intéressées de bien des « spécialistes » qui lui déniaient l'accès au stade scientifique, « la matière historique est structurée et pensable, scientifiquement pénétrable comme toute autre réalité ». La différence vient de ce que son projet est d'un abord infiniment plus complexe que toutes les autres « sciences ». « Rien n'est plus difficile et rare que d'être historien, si ce n'est d'être historien marxiste » affirme Pierre Vilar ». Car, ajoute-t-il, « Tout penser historiquement, voilà le marxisme ! »

On se fait généralement de fausses idées sur Marx dont peu de savants se donnent la peine de pénétrer la pensée. Il faut insister sur le fait que le problème posé par lui est de construire une **science des sociétés humaines** à la fois cohérente, totale et dynamique. Comme déroulement l'histoire est donc le champ privilégié de l'investigation, comme science elle rassemble tous les instruments et toutes les données nécessaires à l'analyse du passé **réel** pour un présent **efficace**.

Défenseur de l'**histoire totale**, l'A. répond de bonne plume aux sarcasmes des « spécialistes » qui sous prétexte de « science » se livrent à un démembrement de l'histoire sous l'étiquette d'économétrie, de cliométrie, de sociologie, de politologie, de polémologie et ainsi de suite. Il n'en chante pas pour autant les louanges de l'histoire « historisante » dont les méfaits sont connus. La théorie est nécessaire pour mener à bien la recherche historique pour autant que l'historien sache se plier aux servitudes d'une constante révision de ses résultats.

Cette parcellisation de l'histoire à laquelle on assiste est le fruit des soubresauts du mode de production capitaliste et des positions conservatrices qu'il défend. L'histoire n'est-elle pas « le produit le plus dangereux... » ! Tout « anti-historicisme » spontané, toute critique de la raison historique est l'antidote recherché par une certaine société contre la **critique historique de la raison** vraie découverte de Marx. Jacques Ellul ne défend-il pas l'idée que la réduction de l'histoire, comme celle de la philosophie, a toujours été caractéristique de tous les régimes autoritaires à tendances totalitaires ? Ce n'est pas par hasard que le fascisme vole au secours des capitalismes menacés.

L'histoire **universelle**, née du XIX^e siècle, n'a pas encore fait son temps, mais on

sent de plus en plus qu'il s'agit maintenant d'**unifier** l'histoire, c'est la tâche des années qui viennent, domaine d'un autre mode de production.

Bien des réflexions devraient être citées, sur l'événement coupure et le processus historique, sur le temps des historiens, sur les voies nouvelles de la recherche etc.

Trois types d'entreprises sont souhaités : des traités d'histoire, des histoires nationales basées sur la chronologie des modes de production, des histoires universelles assez informées pour ne rien oublier d'essentiel dans les traits composants du monde moderne, mais assez schématiques pour rendre clairs les mécanismes explicatifs. L'histoire reste bien à faire. Puissent y penser nos concocteurs de grilles scolaires. Dans notre nation qui se veut **démocratique**, qu'ils n'oublient pas que pour penser **politiquement vrai**, il faut penser **historiquement juste** !

R.V.S.

TROUX Albert, **La géographie et l'histoire locales, guide pratique pour l'étude du milieu**, 6^{me} édition, refondue Paris, Baillière, 1972, 189 pp., 25 schémas ou graphiques, bibliographie.

Ce guide est destiné aux instituteurs et aux professeurs de 6^{me} des Lycées et collèges en France. Il est surtout centré sur la géographie physique et humaine, la partie historique est la moins importante (38 pages). Elle est présentée selon un ordre strictement chronologique mais en indiquant la possibilité d'un plan différent plus systématique. C'est un bon instrument de travail très clair et très complet qui a déjà rendu beaucoup de services (c'est la sixième édition). Il peut être utile aux professeurs belges car il évoque tous les problèmes de l'étude du milieu local à la fois sur le plan géographique (voire même biologique) et historique. La partie consacrée à la géographie humaine intéressera très souvent l'historien surtout dans le cadre de l'enseignement rénové et du nouveau programme. L'ouvrage montre aussi les liens entre l'histoire, la géographie et les sciences naturelles sur le plan local. A ce titre, il indique bien la nécessité d'une coordination de l'enseignement de ces trois spécialités. Il constitue aussi un plaidoyer pour un enseignement basé sur les réalités concrètes de la localité ou de la région. Il sera surtout utile aux professeurs débutants qui y trouveront des idées de thèmes

à étudier ainsi qu'une abondante bibliographie bien à jour. C'est aussi un guide précieux pour l'amateur d'histoire ou de géographie locales à qui il donne de judicieux conseils de méthode dont le jeune professeur peut aussi tirer parti.

J.P. D.

CLEUZIOW S., DEMOULE J.-P. SCHAPP A., **Renouveau des méthodes et théories de l'archéologie**, dans **Annales, Economies, sociétés, civilisations**, t. 28, p. 35-51, Paris, Colin, 1973.

L'archéologie est saisie depuis quelque temps par un mirage scientifique où la technicité des opérations tient lieu de stratégie de recherche. Les archéologues connaissent les mêmes inquiétudes que les historiens devant l'histoire nouvelle qu'ils rencontrent dans le domaine de l'histoire géographique, de l'histoire de la vie matérielle, de l'histoire écologique, etc. Un fossé se crée entre l'archéologie descriptive et l'archéologie historique. Certains proposent des remèdes. Il faut que l'archéologue élabore des méthodes et une théorie propre indépendante des autres disciplines anthropologiques.

Le terrain n'est toutefois pas un « grand livre à déchiffrer », les faits ne parlent pas d'eux-mêmes : ils doivent recourir aux machines électroniques pour utiliser toute la documentation qu'ils détiennent.

Il est nécessaire de rejeter la dichotomie entre culture matérielle et culture, se pencher sur les structures sociales, les structures économiques, les structures de parenté. L'archéologie ne doit plus se concevoir uniquement comme discipline auxiliaire de l'histoire, elle peut représenter un secteur de l'ethnologie. Il est cependant difficile de formaliser les opérations de fouille, encore que rien ne fasse obstacle à l'automatisation des manipulations documentaires. L'archéologue doit se familiariser avec les techniques du physicien, du géologue, de l'urbaniste, afin de « constituer à côté de l'histoire des façons de dire, l'histoire des façons de faire ». Mais n'est-ce pas là aussi le propre de l'histoire? Ainsi, comme dans d'autres secteurs, un peu d'archéologie éloigne de l'histoire, beaucoup d'archéologie y ramène !

R.V.S.

DES GUERRES ET DES HOMMES...

DESCHAMPS P., **Au temps des Croisades**, Paris, Hachette, 1972.

L'ouvrage rassemble une série de conférences, articles divers concernant l'expansion française en Proche-Orient à partir du XI^e siècle jusqu'au XV^e siècle. Guerriers, nobles, barons, princes et aventuriers, religieux personnages, femmes nobles, etc... participent plus ou moins activement à ces expéditions guerrières et religieuses à la fois. L'épopée débute à l'extrême fin du XI^e siècle. Les Etats Francs de Terre Sainte s'effondrent en 1291. Les Francs se retirent à Chypre où la dynastie des Lusignan maintiendra une présence française pendant de nombreuses années. La dynastie des Villehardouin s'installe en Morée. Dès 1309-1310 les Hospitaliers prennent possession de Rhodes et y resteront jusqu'en 1522. Ces régions ont gardé de très nombreux vestiges architecturaux : châteaux de Terre Sainte tels Saone et le Crac des Chevaliers ; Famagouste et Tortose, églises françaises dans des terres orientales, résidences et hôpital à Rhodes etc.

Cet ouvrage plein de vie, d'anecdotes et de commentaires se lit avec grand agrément.

P.B.

de WISMES, Armel, **Les chevaliers de Malte**, Paris. Ed. France-Empire, 1972.

Le pape Pascal II, par une bulle du 15 février 1113, légalise l'institution de l'ordre des Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem. En 1309, les membres de cet ordre prennent le titre de Chevaliers de Rhodes.

Après avoir été chassés de cette île, comme ils l'avaient été de la Palestine, par les Musulmans, ils deviennent, en 1530, les chevaliers de Malte ; ils restent dans cette île jusqu'en 1798. Alors que, jusqu'à cette date, l'ordre avait surtout joué un rôle militaire, dirigé contre les « Infidèles », il aura, après la perte de sa dernière forteresse des tâches humanitaires.

Armel de Wismes est membre de l'ordre des chevaliers de Malte. A ce titre, il écrit un roman engagé, qui est une apologie de cet ordre. Il nous conte longuement les

« exploits » de ces chevaliers : ceux-ci se donnèrent comme but de défendre l'Occident et la Chrétienté contre les Maures, les Infidèles, les pirates barbaresques. Il regrette la décadence de cette institution qui devenait anachronique. Cet ouvrage n'est pas une œuvre historique au sens propre, mais un récit d'aventures dans lequel il y a des « bons » et des « mauvais ».

Les professeurs d'histoire pourront glaner quelques renseignements : deux ou trois documents (la bulle du pape Pascal II, ...), le rôle des galères dans les combats navals, quelques éléments chronologiques, une liste complète des Grands Maîtres de l'ordre.

F.S.

PAGES Georges, **La guerre de trente ans**, coll. le regard de l'histoire, Payot, Paris, 1972.

Pour Georges Pagès la guerre de Trente ans n'est pas seulement une guerre prolongée qui commence dans une des principautés du Saint Empire, la Bohême ; qui s'étend peu à peu pour devenir une guerre européenne de plus en plus compliquée et confuse, mais une longue crise européenne dont l'Allemagne a été surtout le théâtre et dont les conséquences intéressent une grande partie de l'Europe puisqu'elle en a stabilisé partiellement le statut politique jusqu'à la révolution française. C'est de cette guerre que sortit l'Europe moderne.

Pour le professeur d'histoire, l'intérêt de ce livre réside essentiellement dans les panoramas politico - socio - économiques que l'auteur fait des Etats qui furent concernés par cette guerre et dans le rejet d'idées traditionnelles comme la fameuse politique dite « des frontières naturelles » de Richelieu.

R.R.

MANTRAN Robert, **L'écho de la bataille de Lépante à Constantinople**, dans **Annales, Economies, Sociétés, Civilisations**, t. 28, p. 396-405, Paris, Colin, 1973.

Pour nos manuels traditionnels, la bataille de Lépante marque un sommet de la puissance occidentale en Méditerranée, l'é-

crasement définitif de la puissance ottomane dans cet espace.

La réalité semble bien différente. La nouvelle éclate à Istanbul dans un moment où l'empire se trouve à un sommet de sa gloire. Les contemporains ne cachent pas l'ampleur du désastre. Une quarantaine de vaisseaux seuls ont échappé sur plus de 250.

Dès l'hiver 1571-1572, tous les efforts sont consacrés à la reconstruction de la flotte. Au printemps 1572, le nouveau **kapoutan-i derya** (grand amiral) Ouloudj Ali Pacha fait une démonstration dans le Bosphore à la tête de 250 vaisseaux. Ceci en dit long sur l'efficacité de l'administration et la capacité des arsenaux turcs. Chacun d'entre eux recevait les matériaux et le personnel navigant d'une région déterminée.

Lépante n'est plus qu'un mauvais souvenir. La chute de Tunis et de la Goulette peu après en sont le témoignage. Cet effort a engendré par ailleurs un coup de fouet bénéfique à l'économie locale, momentanément du moins.

R.V.S.

TREASE Geoffrey, **Les Condottieres, soldats de fortune**. Collection « Aventuriers de l'Histoire », éd. Elsevier-Sequoia, 1972, 235 p., in 8°.

Excellent travail de haute vulgarisation.

Les professeurs trouveront ici de quoi confirmer, préciser, enrichir, nuancer l'idée qu'ils se font de la Renaissance, période truculente, extrêmement vivante, mais parfois contadictoire en ses aspects si divers, et qu'il est parfois difficile de présenter à nos élèves rapidement et de manière valable ; le plus souvent, on fait la part belle à l'humanisme du XVI^e siècle tandis que l'Italie des derniers siècles du moyen âge est fort négligée. Le présent volume aidera à rectifier le tir. On y trouvera d'innombrables notations sur les forces politiques de l'Italie de l'époque, sur les techniques et les activités militaires, sur la diplomatie et l'esprit de la Renaissance italienne, sur la fureur de vivre des leaders de ce temps, sur la vie artistique, avec, bien sûr, les données biographiques qui nous font revivre les aventures des représentants des grandes familles comme les Visconti et les Sforza notamment.

Une riche bibliographie est annoncée en postface, mais on n'en trouve pas trace !!

Ouvrage à recommander pour la bibliothèque des classes supérieures.

E. TELLIER.

Mgr Joseph ROSEROT DE MELIN, « **Avec les Territoriaux en 1914-1918** » publié par Mgr. André MARSAT et Patrice ROSEROT DE MELIN, imprimerie « La Renaissance » Troyes, France, 1971, 253 p.

D'entrée de jeu, il convient de préciser qu'il s'agit d'un journal de guerre publié après le décès de son auteur par les soins de Mgr Marsat et de M. P. Roserot de Melin.

Cet ouvrage est présenté comme une description de la vie quotidienne des soldats territoriaux sur le front des Vosges pendant la 1^{re} guerre mondiale. Une de plus, direz-vous ! Et non, ce n'est pas le cas. Vous n'y trouverez, pas comme il se doit dans ce genre de littérature, la narration d'exploits guerriers accompagnée de considérations tactiques ou même stratégiques et soupoudrée de détails techniques militaires.

Non, ce livre est le fidèle reflet de la personnalité de son auteur. En effet, M. Roserot de Melin, a fait la guerre comme infirmier et amonônier de bataillon. Dès lors, il nous expose avec sincérité et simplicité, la vie quotidienne d'un amonônier militaire. La guerre n'est ici qu'un cadre. Cet homme d'Eglise décrit avec beaucoup de vérité et de bonté la société militaire de l'époque. Cette relation attachante nous fait réaliser, aussi, à l'occasion, le fossé qui séparait alors la « bourgeoisie » du reste du peuple français.

En bref, écrit dans une langue aisée et claire, le témoignage d'une vie exemplaire, celle d'un prêtre de qualité et d'un homme bon et sincère.

G.-A. G.

MABIRE J., **La Brigade Frank Reich. ou La tragique aventure des SS français**, Fayard, Paris, 1973, 461 p. + annexes.

L'auteur né en 1927 s'intéresse aux soldats perdus. Pendant deux ans il a recherché les survivants de cette brigade d'assaut, et pose des questions quant à savoir pourquoi de jeunes Français ont cru en 1943

en une Europe hitlérienne. Il nous montre par quels procédés on a transformé des adolescents « idéalistes » en une troupe d'assaut impitoyable.

Ancien officier en Algérie, J. Mabire, tout en essayant d'être objectif, trouve souvent des excuses à ces jeunes Français qui veulent se battre, et ne trouvent pas en France (ni dans la résistance sans doute) l'exaltation qu'ils recherchent.

Il faut, d'après l'auteur, comprendre ces « combattants » qui ne renièrent jamais le camp qu'ils avaient choisi. Mais ne peut-on pas tout simplement regretter qu'ils aient choisi ce camp ?

Et faut-il un ouvrage si important pour parler d'eux et en faire en quelque sorte des « héros » ?

J.D.

FRENAY H., La Nuit finira, Mémoires de Résistance 1940-45, R. Laffont, Collection « Vécu », Paris, 1973, 606 p.

Livre très important sur le début de la Résistance, son développement, ses difficultés, ses intrigues, ses conflits entre ceux de Londres et ceux de l'intérieur. L'auteur révèle un état d'esprit de fidélité à l'armée, à Pétain, à qui il donne des excuses.

Une certaine amertume se dégage de l'ouvrage, mais pas à cause de ce qui a été accompli mais plutôt parce que nous n'avons pas construit la société nouvelle, ouverte et généreuse à laquelle nous rêvions.

Et pourquoi ? « A Londres, le général de Gaulle et ses services n'ont absolument pas compris le phénomène nouveau qu'était la Résistance française » et ici l'auteur prend à parti le résistant chargé d'unifier les Mouvements : Jean Moulin qu'il accuse de « crypto communiste » ? H. Fre-nay nous dit que si militairement son mouvement « combat » a réussi, politiquement il a échoué. Mais, après avoir établi tout ce qui le séparait du général de Gaulle, il termine par un éloge : « à la mort du Général, c'était une page de vie que nous tournions, la plus grande et la plus belle, ... nous savions aussi qu'un homme hors du commun venait de nous quitter ».

J.D.

MOINE André, Déportation et résistance, Afrique du Nord 1939-44, Editions sociales, Collections « Souvenirs », Paris, 1972, 310 p.

Ce livre est un recueil de témoignages d'antifascistes déportés dès le printemps 1941. Déportation méconnue et qu'il fallait mettre au grand jour, et c'est ce qu'a fait l'auteur en reconstituant l'itinéraire de ces hommes et de leurs frères de combat d'Algérie, du Maroc, et de Tunisie. Il s'agit d'une analyse d'événements trop restés dans l'ombre. C'est grâce à la création, en 1969 de l'Amicale des déportés, emprisonnés et internés politiques en Afrique du Nord que, le livre a pu être construit.

Un bon livre, engagé, car l'auteur veut aussi défendre ces hommes auxquels le gouvernement français refuse de reconnaître les droits à la carte d'internés politiques, car les prétextes de 1939 — ayant donné lieu à la répression ils étaient, beaucoup d'entre eux des membres « d'organisation communistes dissoutes » — et l'objet de mesures prises à l'égard des individus dangereux pour la sécurité de l'Etat), sont encore rappelés en 1973.

A l'histoire de juger.

J.D.

TILLION G., Ravensbruck - L'histoire immédiate, Le Seuil, Paris, 1973, 278 p.

Membre d'un groupe de résistance dès le mois d'août 1940, G. Tillion est arrêtée le 13 août 1942, et déportée à Ravensbruck avec 5 motifs de condamnation à mort.

Il s'agit pour l'auteur de réparer : « les erreurs de quelques-uns, l'impécuniosité des autres qui peuvent avoir une conséquence : détruire la certitude autour de ce qui fut si cruellement réel et certain. »

Il est évident que les témoignages directs sur la déportation excluent la neutralité.

Le livre se compose de 4 parties :

1. Le camp de Ravensbruck.
2. Un convoi de femmes françaises.
3. Questions posées.
4. Méthodes et enquêtes - Annexes.

Le livre témoignage est aussi une mise au point scientifique, mais personnelle et subjective.

J.D.

AZIZ Ph., **Au service de l'ennemi, Gestapo française**, Fayard, Paris, 1972, 186 p.

Le livre est basé sur des documents trouvés en 1945 dans un camion allemand. Il s'agit de listes de mouvements et de membres des mouvements de résistance, destinés à être exterminés par la Gestapo allemande.

Il ne fait hélas pas de doute que derrière ces notes il y avait la Gestapo française, dont les effectifs étaient de 20 fois supérieurs aux effectifs allemands, les documents nous apprennent les ravages et les coupes sombres opérés par les agents français des nazis.

« Nous pourrions cette guerre » avait dit Hitler, la Gestapo française ne fut rien moins que la tentation de pourrir un peu par l'intérieur.

J.D.

TIM PAT COOGAN - **I.R.A., Histoire et actualité**, A.-M. A. Moreau, Paris, 1972, 517 p.

L'auteur, journaliste, connaît bien le nationalisme irlandais, son père appartient au mouvement clandestin nationaliste durant l'insurrection de 1916.

Pour écrire le livre on a réalisé plus de 500 interviews auprès de personnes ayant eu, à des temps divers un rapport avec l'I.R.A. L'auteur a utilisé des publications républicaines, des lettres, des déclarations personnelles.

Il s'agit ici de l'histoire de l'armée républicaine irlandaise, qui si elle est partisane, ne nous en apporte pas moins de renseignements fort utiles pour nous faire découvrir la révolte et la tragédie irlandaise.

J.D.

LECLEIR L.A. (Cdt), **Forces armées belges, emblèmes et citations des unités**, Bruxelles, Service de l'historique, Parc du Cinquantenaire 1 a, 1040 Bruxelles, 1971.

Issue des unités de volontaires rassemblés par la Révolution de 1830, l'Armée belge représente un élément important de la politique de notre pays. L'amateur trouvera ici la description de chaque étendard d'école, de régiment, d'unité aérienne, navale, etc. ainsi que le tableau des ordres

du jour et des citations obtenues. Le texte de ces dernières constitue la synthèse des sacrifices consentis pour prix de l'indépendance nationale. Il est légitime de leur reconnaître une place dans l'éducation civique de notre jeunesse. Elle n'a pas à rougir de ses anciens et le souvenir de ceux-ci mérite d'alimenter ses méditations.

R.V.S.

MONDE URBAIN.

LOMBARD-JOURDAN Anne, **Oppidum et banlieue, sur l'origine et les dimensions du territoire urbain**, dans *Annales, Economies, Sociétés, Civilisations*, t. 27, p. 373-395, Paris, Colin, 1973.

L'historien d'enseignement devrait se nourrir davantage d'étymologie. **Vicus**, de **weik** (indo-eur.) signifie groupe d'habitation. Il finit par désigner une agglomération portuaire ou marchande, comme son diminutif **villa** dont le sens rural s'efface devant celui d'**urbs**. **Civitas** prend le même sens par contraction du sens originel, territoire d'une tribu. **Castellum** est l'équivalent de **locus**, il n'est pas nécessairement fortifié au départ, mais il acquiert le sens de forteresse. **Burgus**, d'origine germanique, désigne à partir du V^e siècle un groupe serré de constructions légères à usage d'habitation, sorte de **bidonville**, au VIII^e siècle il s'agit d'une agglomération sans muraille à proximité d'une ville, d'un château, d'un monastère, synonyme de **suburdium**. **Habitacione** a en Sardaigne le même sens que celui de **manse** en Europe occidentale, à savoir ensemble de constructions avec son système agraire.

A l'époque mérovingienne autour de l'**urbs** ou **arx** s'étend l'**oppidum**, espace jalonné à 3 milles romains ou 2 lieues celtiques, d'édicules religieux apparentés aux **finis** antiques voire au **pomoerium** romain. Au XI^e siècle, apparaît le mot **banni leuga** pour désigner un territoire dont les limites se trouvent à une heure de marche du centre urbain, soit 3 milles romains = 2 lieues celtiques = une **rastra** germanique = une lieue française = 4 400 m et dont les limites sont déterminées par des chemins, des ponts, des bornes, des reliefs. Il s'agit en fait de la durée maximum d'un déplacement pedestre pour le paysan cultivateur du lieu de résidence à la

zone de labour. Observons qu'aujourd'hui encore cette durée représente la limite des grandes agglomérations compte tenu du progrès des moyens de transport. A l'époque carolingienne, entre le noyau urbain et le territoire rural, s'insère le **suburbium**, zone dont les habitants bénéficient des mêmes libertés que les citadins. Ainsi la cité et sa franchise se distinguent de la banlieue dont les habitants bien que protégés ne bénéficient pas de ces libertés. En fait cependant, la ville commence à la limite extérieure de la banlieue, comme la maison commence à l'entrée du jardin.

R.V.S.

TOYNBEE A., **Les villes dans l'histoire**, Le regard de l'histoire, Payot, Paris, 1972, 286 p.

Le but de ce livre est d'examiner « l'explosion urbaine » à la lumière de l'histoire passée des villes.

La ville mécanisée d'aujourd'hui n'est que l'héritière de la ville traditionnelle.

La question qui traverse l'ouvrage, mais qui reste sans réponse est celle de savoir si la nature humaine pourra supporter que ceux qui vivaient de culture et d'élevage deviennent des ouvriers d'usine et des employés de bureau dans une cité mondiale. Seuls, dit Toynbee, le courage, l'imagination et l'esprit d'imagination, qui furent le lot de nos ancêtres pourront nous aider à trouver le salut.

J.D.

MAUDUECH Gérard, **La « bonne » ville, origine et sens de l'expression**, dans **Annales, Economies, sociétés, civilisations**, t. 27, p. 1441-1448, Paris, Colin, 1972.

Le terme de « bonne ville » est familier aux historiens belges et plus spécialement liégeois. Il se trouve aussi en France où, selon l'auteur « bonne » évoque à la fois l'idée de prospérité matérielle et de fortification. C'est du moins l'explication qu'il tire d'une enquête dont la littérature lui fournit entre autres la matière.

Il serait nécessaire d'approfondir l'étude car s'il y a dans l'ex-principauté de Liège par exemple, des « bonnes villes » qui ne sont pas particulièrement fortifiées, il y a aussi des « bons métiers ». L'épithète

n'aurait-elle pas une résonance où s'exprimerait la notion de valeur liée à divers aspects : force physique, force économique, force juridique, force morale. Philippe le Bon n'est-il pas Philippe le possédant, Philippe le vainqueur, etc. A suivre !

R.V.S.

LES ROMAINS.

COMBES Robert, **La république à Rome**, coll. Sup., Presses Universitaires de France, Paris, 1972.

L'auteur réalise une étude minutieuse de la mise en place des institutions républicaines, de leur évolution, de leur signification sociale.

Il tente de cerner d'aussi près que possible la réalité historique en ne négligeant ni ne privilégiant l'apport des sources latines et de la tradition.

Ce petit ouvrage d'érudition intéressera tous ceux qui sont concernés par le sujet et souhaitent l'approfondir.

M.S.

WANKENNE A., **La Belgique à l'époque romaine, sites urbains, villageois, religieux et militaires**, Bruxelles, Centre National de Recherches archéologiques en Belgique, série C,III, 1972, 208 pp. 24 fig, 3 pl., 4 plans, bibliographie.

L'auteur qui est professeur aux facultés Notre-Dame de la Paix à Namur et président du Centre National de Recherches Archéologiques en Belgique, a réalisé une remarquable synthèse des connaissances sur les lieux d'habitation, les centres religieux ou militaires à l'époque gallo-romaine en Belgique. Il a laissé de côté les « villae » et les demeures rurales isolées. L'ouvrage aborde chaque site séparément, en les groupant par cité (Ménapiens, Tongres, Trévires). Toutes les trouvailles sont indiquées et analysées, qu'elles soient anciennes ou récentes.

Tous les sites étudiés se retrouvent sur une carte (plan I) où figure également le tracé du réseau routier romain. Les plans hors-texte permettent de découvrir les trois villes romaines de Tournai, Tongres et Arlon. Les vingt-quatre figures dans le texte situent les vestiges des autres sites les plus

riches. L'auteur a consulté toute la bibliographie depuis les auteurs les plus anciens jusqu'aux dernières chroniques semestrielles d'« Archéologie ». Il a aussi visité les sites et il connaît bien les objets qu'il décrit. Il présente très clairement tous les problèmes qui se posent pour l'interprétation des documents. Il analyse avec lucidité toutes les hypothèses et il signale les difficultés que la recherche ou la fouille permettront, peut-être un jour, d'élucider. On constate que les « vici » (bourgades, agglomérations) se sont développés à partir d'un centre militaire ou administratif, d'un relais routier, d'un croisement de routes ou d'un confluent de rivières, à proximité d'un centre religieux ou encore là où les ressources (terre ferrugineuse par exemple) attiraient les populations. L'importance de l'habitat est variable et les activités économiques sont diversifiées (céramique, industrie du fer ou du bronze, tuilerie, extraction de la pierre, agriculture). L'auteur constate qu'on devait y trouver des gens de toutes conditions sociales y compris une classe moyenne active. L'ouvrage démontre aussi que toute la population ne vivait pas dans la dépendance des grandes « villae » mais qu'à côté de celles-ci se sont développés des villages, de gros bourgs ou des villes aux activités variées. Dès la fin du II^e et surtout au III^e siècle, l'insécurité remplace la paix romaine. Des villages sont abandonnés, d'autres se sont dépeuplés et réduits. Les fortifications s'élèvent et les garnisons ou les camps se font plus nombreux. Le lecteur n'a qu'un regret, c'est de ne pas trouver une illustration photographique plus importante. L'ouvrage aurait été valorisé si les principaux documents décrits y avaient été reproduits.

Les professeurs d'histoire trouveront ici une information tout à fait précise et complète qui leur permettra de présenter à leurs élèves les divers aspects de la vie à l'époque gallo-romaine à partir d'exemples régionaux évocateurs et suggestifs. C'est un instrument de travail très précieux qui peut aussi servir à préparer une étude sur le terrain ou une visite de musée.

J.P.D.

GARLAN Yvon, **La guerre dans l'Antiquité**, coll. FAC, Paris, F. Nathan, 1972.

La guerre n'a rien de plaisant même si elle constitue l'élément majeur de l'antiquité gréco-romaine qui ne vécut que pendant deux très courts moments sans guer-

re déclarée. **La Pax Romana** est un bien beau mythe. On comprend dès lors l'intérêt apporté par l'histoire aux batailles, mais il y aurait plus d'intérêt sans doute à examiner le phénomène guerre sous l'angle de la poléologie. Ce n'est pas la préoccupation de ce livre où nous trouvons plutôt une typologie de la guerre et de ses manifestations. Il en résulte une allure assez sèche accentuée encore par l'austérité de la présentation typographique fort dense. La parenté, sinon la filiation qui existe entre les principes militaires grecs et romains expliquent qu'ils soient traités en commun. Cela permet de constater ce que les Romains doivent aux Grecs en matière de poliorcétique et de construction navale et ce en quoi ils leur restent inférieurs.

Retenons au passage le caractère sacré de la guerre. Rappelons que le titre d'imperator affirme seulement la nature victorieuse et l'aptitude au commandement de celui qui a mobilisé les troupes. Notons que le caractère d'élite des armées primitives caractérisé par des confréries militaires se dégrade ensuite par l'afflux des mercenaires. De 65% sous Auguste, les Italiens ne représentent plus que 9% dans l'armée romaine à la fin du II^e siècle. Les nobles laissent de plus en plus la place aux chevaliers dans les cadres. L'attrait de la solde n'est pas mince, mais il ne joue que pour les marginaux ou pour les ruraux dont les qualités militaires sont recherchées : endurance, simplicité !

Sous les Lagides, les colons militaires reçoivent en usufruit des lots de terre qui de précaires qu'ils sont à l'origine deviendront viagers puis héréditaires à la manière des bénéfices mérovingiens ou carolingiens.

Il n'y a pas trace de retour de mercenaire barbare dans son pays d'origine. Il y a coupure avec la communauté d'origine, les liens de filiation sont tranchés. On comprend mieux la fidélité de ces déracinés à l'égard de la communauté militaire symbolisée par les étendards dont l'adoration suffoque les premiers chrétiens.

Il n'est pas sans intérêt de comparer l'évolution du régime aristocratique vers le système démocratique par référence au combat singulier des chefs homériques abolie par l'avènement des manœuvres collectives de la phalange hoplitique composée de citoyens.

Si la marine, de tout temps ne rassemble que des sujets de deuxième choix tant chez les Grecs que chez les Romains, notons que chez les seconds l'abordage favorable aux troupes embarquées l'emporte sur l'éperonnage témoin des meilleures qualités manœuvrières des marins helléniques.

L'organisation militaire accuse une meilleure qualité chez les Romains dans l'art de dresser le camp, d'organiser le ravitaillement, de pourvoir en armements ou de veiller à la santé des effectifs. Mais il ne faudrait pas se faire trop d'illusions. Les

pays traversés font généralement les frais des passages de troupes qui déplacent en sus de leurs hommes de troupe les impédiments, à savoir, les domestiques, les femmes, les enfants et... les hétaires nécessaires au repos du guerrier !

Maintes gravures et schémas, de multiples textes parfois peu connus, un lexique, une bibliographie font de cet ouvrage un instrument de référence intéressant.

R.V.S.